

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Mélanie Vincelette
Se construire

Michèle Plomer

Numéro 152, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70567ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plomer, M. (2013). Mélanie Vincelette : se construire. *Lettres québécoises*, (152), 6-8.

MÉLANIE VINCELETTE

Se construire

C'est dans les bureaux de Marchand de feuilles, sa maison d'édition nichée sous les combles d'un immeuble historique du Vieux-Montréal, que Mélanie Vincelette m'a donné rendez-vous. Il fait chaud en ce jour de printemps et une odeur de lilas envahit le local exigü par les fenêtres grandes ouvertes. À mon arrivée, elle me propose que nous nous entretenions tout en marchant le long du canal de Lachine, « mon fief », me dit-elle. Il y a longtemps qu'elle veut me montrer le potager que cultive un jardinier clandestin sous l'autoroute Bonaventure. L'entrevue durera jusqu'au marché Atwater : un parcours débordant de vie, comme l'est cette jeune femme dont le travail d'écriture et d'édition n'a pas fini de susciter l'admiration et de récolter les honneurs. Une entrevue sur fond de bruit de grues, du parfum insistant des lilas et de soleil.

Michèle Plomer — Tu cumules les métiers d'écrivaine et d'éditrice, l'un influence-t-il l'autre ?

Mélanie Vincelette — Je réfléchis à cette question depuis quelque temps, et je pense que l'écrivaine influence l'éditrice. Les auteurs que je publie sont souvent à l'autre bout du spectre de ce que je fais dans mon travail d'écriture, donc il n'y a pas de maillage à ce point de vue. Mais j'ai réalisé au fil des années à la barre de Marchand de feuilles que, puisque j'écris, je sais ce que les écrivains veulent, je les connais. Je comprends à quel point c'est particulier et vraiment personnel d'écrire un livre, et que l'éditeur doit le chérir. En même temps, ma vie d'auteure fait de moi une éditrice exigeante, même extrêmement exigeante ! La première version de mes romans ressemble invariablement à un amalgame de pièces de théâtre, de recettes de grand-mères, de *fabliaux-contes*, de dialogues, enfin, d'un mélange de toutes sortes de fragments. Je ne trouve pas ce résultat très avant-gardiste. Je dois beaucoup travailler la première version d'un texte pour en faire un roman. Connaissant cela de moi, j'exige aussi cet effort supplémentaire des auteurs. L'art réside dans cette capacité à mettre de l'ordre dans l'automatisme du début. C'est ce travail qui est le plus dur dans l'écriture. Je pense que la plupart des gens en sont incapables.

M.P. — Tout au long de notre marche, tu ne cesses de me montrer de petits détails dans le paysage, de façonner une courtepoinde d'éléments qui t'éblouissent ou qui t'indignent. En plus de réussir à mettre de l'ordre dans le chaos de tes premières ébauches d'écriture, tu sembles posséder cette capacité de fascination qui est primordiale pour un écrivain.

M.V. — Même si cet endroit est désolé, il est d'une richesse incroyable. Je le trouve beau. C'est merveilleux, cette vie qui se déploie malgré le béton et les grues des promoteurs immobiliers. Le jardinier illicite est comme un symbole de ce que je suis : il est toujours là, il est mû par une conviction profonde et il a créé ce jardin dans un lieu où il ne devrait pas exister. C'est une métaphore pour ce que je veux être, peut-être. Il a du courage. C'est extrême ce qu'il fait.

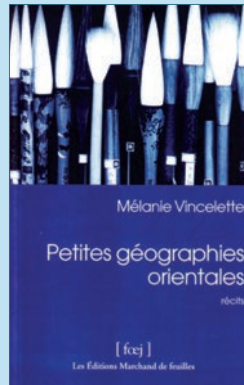
M.P. — Toi aussi, c'est extrême ce que tu fais.

M.V. — C'est moins extrême que ce qu'il fait, lui !

M.P. — Dans tes romans, on sent toute l'affection que tu portes aux lieux. Est-ce ta façon de témoigner de leur existence ?



MÉLANIE VINCELETTE



M.V. — Je marche dans la vie, et j'ai l'impression que tout est illuminé. J'écris mes livres en fonction de cela, en notant chaque petit détail, car je crois que ce sont eux qui sont importants. Je suis capable de puiser mon bonheur ici, sur le bord du canal. Hier, on était dans un événement spectaculaire et on a gagné un prix important. C'est beau aussi. Mais ça ne me donne pas plus de bonheur que d'être capable de venir ici chaque jour et d'observer ce qui s'y passe, malgré le fait que c'est un lieu parfois dur et qu'il risque d'être détruit.

M.P. — Cette capacité d'émerveillement, que l'on ressent en te lisant, est-ce une qualité essentielle pour être éditrice ?

M.V. — Pour être éditeur, il faut être capable de répondre à des exigences. Comme on reçoit tellement de manuscrits, on passe beaucoup de temps à dire non. Sur 100 manuscrits que l'on reçoit, on n'en publie même pas 1. Les moments d'émerveillement, je les trouve surtout avec les auteurs que je publie depuis plusieurs années, parce que je les ai choisis.

M.P. — Serais-tu en train de perdre ta capacité d'être éblouie par rapport à l'édition ?

M.V. — Je suis toujours éblouie quand je lis les manuscrits de mes auteurs, seulement, je suis moins enthousiaste lorsqu'il s'agit d'effectuer le travail de défrichage. C'est une activité ardue, monacale, qui demande des heures innombrables. Découvrir des auteurs de la trempe d'Eric Dupont, par exemple, ça arrive très rarement. Oui, je suis entourée d'auteurs qui m'émerveillent, mais je les ai trouvés sur une période de 15 ans !

M.P. — Dans ton roman *Crimes horticoles* (Robert Laffont, 2006, prix Anne-Hébert) le personnage d'Émile dit : « J'ai besoin d'un livre qui me sauverait. » Est-ce une affirmation qui te décrit ?

M.V. — J'ai toujours eu l'impression d'être sauvée par les livres. Je l'ai souvent dit : la première fois que j'ai embrassé un garçon, j'ai pensé à Marguerite Duras. Depuis que je suis petite, mon problème, c'est de trop aimer les livres ! J'ai toujours trouvé que la vie y était plus intense, même si, bien sûr, j'ai vécu des événements super dingues dans ma vie personnelle. C'est cela qui fait en sorte que, comme une folle, je persévère dans le monde de l'édition après toutes ces années, et que je l'ai même fait de façon démesurée, voire déraisonnable, au début.

M.P. — Démesurée ?

M.V. — Au début ça n'avait pas de sens. Je ne sais pas comment j'ai trouvé l'énergie. Je l'ai trouvée parce que j'avais 26 ans. Je me rendais chez l'imprimeur à Boucherville en autobus, mais je devais parcourir un bout du chemin en marchant sur l'autoroute ou en faisant du pouce ! J'ai dû tout apprendre en même temps. J'ai appris à créer des sites web, à être attachée de presse, à m'occuper de comptabilité. Par contre, j'avais toujours voulu exercer ce métier, donc j'ai toléré de travailler dans des conditions impensables et j'ai persévéré malgré des obstacles immenses.

M.P. — Le démarrage de *Marchand de feuilles* remonte à quand ?

M.V. — J'ai enregistré les lettres patentes de *Marchand de feuilles* en 2000. Puis, j'ai travaillé pendant un an sur les premiers livres et les ai publiés en septembre 2001.

M.P. — Savais-tu au fond de toi, même enfant, que tu aurais un destin incroyable ?

M.V. — Peut-être pas incroyable, mais c'était clair que je ne voulais pas d'une vie ordinaire.

M.P. — Te sentais-tu les ressources nécessaires pour mener une vie « pas ordinaire » ?

M.V. — J'ai toujours su qu'on pouvait forger son destin. Même très jeune, j'ai su que je voulais bâtir une entreprise. Il y avait un volet de survie dans cela. J'ai commencé à travailler très jeune, avant d'avoir 16 ans. Donc, c'est comme si ce qui m'arrivait ne m'était pas étranger.

M.P. — Sur le site Internet de *Marchand de feuilles*, on retrouve son premier manifeste. Date-t-il de l'an I de ta maison d'édition ?

M.V. — Non. Je n'aurais jamais été capable d'écrire un manifeste au début. Je l'ai écrit pour le dixième anniversaire de *Marchand de feuilles* afin de démontrer mon attachement à la littérature québécoise. Ce serait facile d'acheter les droits de livres qui fonctionnent bien dans d'autres langues et de les faire traduire en français pour le public québécois, mais j'éprouve une plus grande fierté à publier des auteurs d'ici et à forger une littérature québécoise. Comme le manifeste le dit, on est au début d'un monde. La littérature d'ici est méconnue, jeune et pas internationale du tout. C'est ce travail-là qu'il reste à faire. C'est un travail que je me sens capable de prendre en main et d'essayer de réaliser, c'est mon but. La littérature de l'Amérique latine se décrit par son réalisme magique, par exemple, et j'ai hâte que nous arrêtions d'utiliser ce même vocable lorsque nous parlons de notre littérature. J'ai hâte que nous trouvions des termes qui soient nôtres. Il faut nous forger une réputation internationale d'Amérique francophone. On est trop au début pour en connaître l'appellation, mais c'est important de la trouver.

M.P. — Dans notre jeune littérature, y a-t-il eu des avancées en ce sens ?

M.V. — Il y a tellement de choses qui ont été faites, et, à la fois, on est encore au stade de tous les possibles. J'ai eu une épiphanie il y a quelques années quand j'ai apporté *L'homme rapaillé* de Gaston Miron à Paris dans le cadre d'un salon du livre. C'était une vieille version des Presses de l'Université de Montréal enrichie d'un recours didactique dans lequel Miron parle d'éléments qui sont encore très pertinents. Par exemple, comment il avait été fier d'inscrire son village de Saint-Agricole dans la littérature. Son discours a résonné en moi. C'est merveilleux de pouvoir nommer *Arvida* pour la première fois dans un roman. Des occasions comme cela, il en existe encore d'innombrables. Comme Ariane (Gélinas) qui sort un livre de littérature fantastique qui se déroule à l'île d'Anticosti. C'est extraordinaire, et d'une grande richesse.

M.P. — Les lecteurs québécois prennent plaisir à se retrouver et à retrouver leurs familles dans les romans. On le constate avec *La fiancée américaine* d'Eric Dupont.

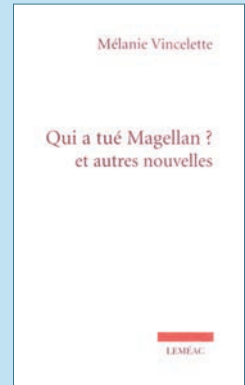
M.V. — C'est tellement important de ne pas perdre ces histoires-là, et de les transmettre par le livre, comme Eric l'a fait. Il est allé puiser des anecdotes et des histoires très riches dans l'oralité en interviewant nombre de femmes gaspésiennes. Certains de ces éléments sont originaux. Ils ne sont pas colligés ailleurs et auraient sans doute été perdus autrement. Nous devrions tous faire ce travail de terrain, mais ce n'est pas facile. Je ne serais pas nécessairement capable d'interviewer ma mère, de lui demander qu'elle me parle en profondeur de sa jeunesse. Mais ce sont ces histoires populaires qui sont les plus importantes, ce sont elles qui bâtissent notre culture.

M.P. — Dans ton manifeste, il est question de « littérature sauvage, instinctive », de « livres constellation ». Que veux-tu dire ?

M.V. — Je n'ai pas fondé *Marchand de feuilles* contre un mouvement, mais j'ai été élevée dans les universités, dans les cours et les ateliers de création littéraire qui fonctionnent sur un modèle plutôt américain, très *Raymond Carveresque*. On y préconise une littérature du quotidien et un langage très simple. Depuis que Carver a mis la carcasse d'un chevreuil dans le congélateur de son ex-femme et qu'il en a été tourmenté, tous les auteurs en herbe ont voulu faire comme lui. Il y a eu des bébés Carver à travers l'Amérique ! Pour un écrivain, c'est extraordinaire qu'on désire écrire comme soi, et je n'ai rien contre, mais moi, j'ai tendance à aimer l'autre bout du spectre de la littérature.

M.P. — Parles-tu d'une littérature plus ample, où il y aurait davantage de texture ?

M.V. — Oui. Bref, c'est ma petite rébellion contre mon idole Marguerite Duras. Maxime Olivier Moutier, par exemple, pratique le réalisme hystérique, c'est un écrivain du désir dans toutes ses déclinaisons possibles : le désir bafoué, interdit, exalté. C'est une écriture très texturée, proche du cri, très expressionniste. On est loin de la simplicité et des phrases d'un seul mot comme chez Duras.



M.P. — Qui commence par « Et » !

M.V. — C'est ça ! Ce rejet a fait partie de mon évolution. Puis je suis devenue amoureuse de Céline, un écrivain plus baroque aux longues phrases chargées d'images et d'émotions. Il y a Salman Rushdie aussi; je n'aime pas nécessairement sa personnalité, mais j'aime beaucoup ses livres. Plusieurs auteurs indiens ont une voix foisonnante et produisent une littérature engagée dans le territoire qui n'occulte tout de même pas la topographie intérieure. Donc, j'ai fondé Marchand de feuilles un peu sur cette polarité. Je ne rejette pas Duras, c'est une écrivaine magnifique ! C'est seulement que j'en étais trop proche. J'ai dû mettre le feu là-dedans, et forger un autre chemin. Demain, ce sera sûrement autre chose, car je ne peux pas croire que je ne vais pas évoluer. Plusieurs livres publiés chez Marchand de feuilles appartiennent à cette littérature plus ornementée. Voilà pourquoi le manifeste déclare que « nous ne voulons plus de cette littérature silencieuse ».

M.P. — Es-tu une auteure que tu publierais ?

M.V. — J'ai encore beaucoup des tics de Duras ! Il faudrait que je me laisse aller davantage lorsque j'écris. Mais je raconte tout de même toujours sur le ton de l'histoire de pêche, où le poisson est toujours plus long. Pour moi, c'est toujours une oscillation entre l'espace intime des relations hommes-femmes et un travail sur notre identité en tant que francophones d'Amérique.

M.P. — Dans tes romans, où déferlent les images, tu as quand même des thèmes de prédilection, comme celui de la fraternité qui se pointe dans *Crimes horticoles* et qui est développé dans *Polynie* (Robert Laffont, 2011, finaliste Prix des collégiens, finaliste Prix du Gouverneur général).

M.V. — Je parle sans cesse de mes deux frères, mais je ne peux pas m'en empêcher. La fraternité et la sororité sont des concepts qui m'intéressent. C'est une métaphore facile, mais on a été élevés comme une meute de loups, sans être beaucoup socialisés. Il n'y a jamais de tension entre nous, jamais de disputes. Même si d'autres essaient parfois de nous éloigner les uns des autres, nous demeurons unis. Je me sens chanceuse d'avoir ça; c'est spécial et rare. J'ai voulu en témoigner à travers l'écriture. C'est un élément important dans tous mes livres. Ce n'est pas un thème choisi mais une obsession.

M.P. — La nourriture est aussi un élément très présent dans tes romans.

M.V. — Ça non plus, je ne l'ai pas choisi. Chez nous, on n'a jamais eu une culture du repas. Enfant, mon frère plus jeune faisait de la pêche de subsistance, et il était tellement petit que pour faire cuire le poisson qu'il avait attrapé, il devait lever le bras au-dessus de sa tête pour rejoindre le rond du poêle ! C'est une image très touchante de lui que j'aurai toujours dans la tête, en même temps qu'elle a quelque chose d'un peu tragique. Elle s'est retrouvée dans *Crimes horticoles*.

M.P. — Tu sembles avoir développé des descriptions de nourriture uniques et très sensuelles dans *Polynie*, est-ce que je me trompe ?

M.V. — Non. J'ai beaucoup travaillé le langage gastronomique en intégrant des plantes indigènes méconnues comme le thé du

Labrador, l'oseille de l'Arctique, le matsutaké. Pour moi, développer ce vocabulaire est important, car ça fait également partie de la culture. On n'a pas vraiment de gastronomie propre au Québec : le pâté chinois existe dans plusieurs pays. Comme pour notre littérature, nous commençons seulement à inventer notre gastronomie et à développer les produits de notre terroir nordique. On n'y a pas encore beaucoup réfléchi, contrairement au Danemark, à la Suède et à la Finlande.

M.P. — Tes deux romans sont au « je », mais un « je » plutôt tourné vers l'extérieur.

M.V. — Oui. Il y a une certaine timidité dans ce *je*. J'avais beaucoup aimé travailler avec un *je* masculin dans certaines de mes nouvelles, alors je l'ai repris dans *Polynie*. J'ai comme un ingénieur timide qui a un problème avec les femmes, qui vit à l'intérieur de moi ! C'est un de mes narrateurs préférés. En fait, je reconnais beaucoup de gens dans ce narrateur-là. Je suis à l'aise avec lui.

M.P. — C'est intéressant que tu le qualifies d'ingénieur, car son regard est tellement complet. Il est capable de nous décrire les choses de façon cartésienne, tout en demeurant à l'écoute et à l'affût de la sensualité chez les autres.

M.V. — Peut-être suis-je en train d'écrire un homme idéal à travers ce narrateur : un homme qui serait sensible à son environnement tout en rêvant d'être un bâtisseur. Il rêve d'être un homme d'action, mais il est trop philosophe pour agir véritablement.

M.P. — C'est un narrateur que j'aime beaucoup.

M.V. — Moi aussi, je l'aime beaucoup. Plusieurs ont pensé que le personnage de Marcelline dans *Polynie*, c'était moi, mais ce n'est pas du tout le cas. Avec Marcelline, je voulais plutôt mettre en scène les jeunes femmes altermondialistes idéalistes. Celles qui ont un savoir théorique qui ne s'arrime pas encore tout à fait au terrain.

M.P. — Quand pouvons-nous espérer te lire à nouveau ?

M.V. — À l'automne, je vais publier un album jeunesse intitulé *Fiona*, illustré par Lauchie Reid. C'est une histoire d'amour entre un entomologiste et une reine de beauté dont la devise est « Il n'arrive jamais rien aux gens raisonnables ». Je travaille aussi à un roman que j'ai écrit entièrement à la main dans dix cahiers de papier japonais *washi*. Je suis vraiment timide par rapport à mon travail d'écriture et j'ai de la difficulté à en parler tant que je n'ai pas mis le point final à un livre. Mais bien sûr, je peux dire que je travaille toujours maladivement sur mes projets. J'aimerais ne pas avoir cette maladie de devoir tout noter. J' imagine que c'est insupportable pour les gens qui m'entourent. J'aimerais pouvoir venir ici et simplement en profiter, vivre plus. Mais je me sens mal quand j'ai une idée et que je ne la consigne pas. J'aimerais pouvoir bloquer ce réflexe et juste vivre... plate.

M.P. — Tu ne serais plus Mélanie Vincelette.

M.V. — (Rires) !

